

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 58 (1920)  
**Heft:** 47  
  
**Artikel:** Chez les gosses  
**Autor:** A.E.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-215972>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# BÉNÉDICTION

**L**E bon Dieu vous bénisse ! Touchante parole que les âmes bien nées adressent — pour quoi cette coutume ? d'où vient-elle ? — à ceux qui éternuent. Il ne faut pas prendre le nom de Dieu en vain. Que de paroles oiseuses ne se débilitent pas chaque jour. Mieux vaut rester muet plutôt que d'adresser des compliments pour faire beau à savoir, nous auraient dit nos grand'mères de jadis. Sincérité sur toute la ligne, quel beau programme !

Enfin, il paraît que la politesse est une vertu, et je ne voudrais pas passer pour un mal élevé. On se plie, dans la vie, à des exigences peu reluisantes, mais on aime aussi à se persuader que certaines formules sont respectables et que celui à qui elles sont appliquées peut en recevoir du bien.

Par exemple, comme le grand Louis Ruchonnet, je respecte les salutistes. Depuis son fameux discours prononcé au Conseil national il y a une trentaine d'années, on les a laissés vaquer en paix à leur sacerdoce, et chacun sait que si, tout salutistes qu'ils soient, ils n'ont pas atteint la perfection, leur influence dans le monde n'en est pas moins excellente. En ce moment-ci, par exemple, ils soignent des lépreux à Java.

Dernièrement, me trouvant dans la ville fédérale, je fus au restaurant et j'y sirotai un café, lorsqu'un beau vieillard, à barbe blanche de patriarche, en tricot rouge, casquette élégante, s'approche de moi pour me vendre un numéro du *Cri de Guerre*. Ce n'était pas la première fois que je lui en achetais un, édition française. Toujours il me disait, en guise de remerciement : « Que Dieu vous bénisse ! » J'avoue que cette parole dite par une bouche noble m'impressionnait. Mais ce soir-là, le vétéran se borna à empocher la piécette. J'en ressentis comme un malaise indéfinissable. Etais-je devenu un réprouvé ? Tout à coup je fis la réflexion que mon exemplaire, contrairement à l'habitude, était en allemand. Alors, je ne perdis pas des yeux le brave salutiste qui, à un autre coin de la salle, venait de vendre un numéro, édition française, et j'entendis, ou plutôt je devinais que le consommateur était gratifié d'un remerciement par le vendeur. Quand celui-ci repassa, je lui fis un signe :

— Pardon, mais par erreur, vous m'avez remis un texte allemand ; c'est du français que je veux.

Aucune hésitation ; je fis l'échange et une voix à l'accent bernerois prononça à mon oreille : « Dieu vous bénisse ! »

Vous me direz que les Welsches ont de la veine. Oui, mais pourquoi, quand on reçoit un journal en allemand, n'a-t-on pas besoin de bénédiction ? Panurge n'en eût pas dormi ! J. Nel.

**La Reine Berthe ne va pas !** — C'était au temps où nos locomotives portaient, au lieu et place des prosaïques numéros dont on les affuble aujourd'hui, de beaux vocables tels que « Persévérante », « l'Espérance » ou encore des noms historiques. Sur une petite ligne où circulaient à tour de rôle deux locomotives dénommées l'une la « Reine Berthe », l'autre le « Major Davel », il arriva un jour que la première se détraqua au point de ne pouvoir continuer son service. Aussitôt le chef de gare de téléphoner au dépôt :

La Reine Berthe ne va pas ; envoyez de suite le Major Davel. » E.

## CHEZ LES GOSSES

Un abonné de Lausanne nous écrit :

« Devant chez moi est un petit mur de 50 centimètres de haut, sur lequel viennent s'asseoir les commères du voisinage et surtout des gosses — ils sont légion — pour discuter les faits du jour et surtout de Carpentier.

» L'autre soir, le mur était « complet » : gosses des deux sexes et de tout âge. Arrive une petite Italienne de cinq ans et demi, tout au plus, qui bouscule un grand gamin et, sans façons, s'assied à sa place.

» Le gamin veut se fâcher, mais voyant à qui il a affaire, se contente de lui dire :

— Eh ! dis donc, f... le camp !

» Et la gamine de lui répondre d'un air de reine outragée :

— Moi ? Non. Ze ne f...candrai pas !

» Et le gamin dut rester debout. A. E. »



## FILLE DES CHAMPS.

III

A côté de lui, sur le cheval intérieur parallèle au sien, est assise, souple et droite, une belle jeune fille en robe rose, dont l'opulente chevelure noire couvre les épaules rondes. Elle a les yeux bleus, le visage ovale, un petit nez très légèrement retroussé, la bouche riieuse, le cou très blanc. Le regard est franc, avec une pointe de malice, même de crânerie, soulignée par le petit chapeau de paille très nettement incliné sur l'oreille droite et orné d'une plume noire recourbée, comme en portent les chasseurs tyroliens.

Elle peut avoir seize ans, et c'est quelqu'un, évidemment, cette gamine aux longs cheveux, qui regarde autour d'elle la tête haute, le buste fier. Partout on se retournerait pour la voir encore, mais sur le carrousel, à côté de cet être infirme, on la prendrait pour la princesse d'un conte de fée chevauchant avec le nain bossu qu'un maléfice attache à sa personne. Ah ! les contrastes ! Il est affreux à voir ; elle est la grâce même, avec la force ; lui grimace, elle sourit dans la splendeur de sa jeune beauté ; c'est Carmen.

O ma Carmen !

Et j'étais une chose à toi...

Carmen, je t'aime...

Soudain le bossu pousse un cri étouffé. Pris de vertige, sans doute, ou épuisé par l'effort, il vacille sur sa selle et va tomber, mais un bras s'est étendu vers lui et une main ferme le prenant à la ceinture le maintient en place. C'est la jeune fille qui, solide sur son étrier, s'est penchée à son secours.

— Aie pas peur, lui dit-elle, je te tiens. D'ailleurs le tour va finir.

Il la regarde et balbutie, tremblant encore de la frayeur passée :

— Merci, mademoiselle, je n'ai pas l'habitude.

— Ça se voit, jeune homme, mais c'est toujours ainsi la première fois. Cela ira mieux au tour suivant ; faut tout apprendre, le carrousel comme la grammaire.

Ils tournent toujours, elle le soutenant de sa petite main solide, lui, devenu courageux, essayant de redresser sa taille tordue, cherchant des yeux sa mère pour qu'elle le voie.

— Tiens, dit une voix dans un groupe de jeunes filles, voyez-vous ça, Renée qui a trouvé le chevalier de ses rêves. Ah ! le beau couple !

— Et le joli sujet de composition pour la rentrée !

— C'est soigné, cela, pour une jeune bégueule qui se donne des airs de sainte et traite de malapris les jeunes gens assez hardis pour la regarder ! Eh ! eh ! Mademoiselle la précieuse, on vous le rappellera.

Le carrousel s'arrête. Mme Legrand, s'approchant de son fils, veut l'aider à descendre.

— O mère ! encore un tour, puisque j'ai une seconde carte.

— Tu tomberais, pour sûr. Allons, viens, j'ai eu trop peur. Sans mademoiselle, c'était fait ; remercie-la et nous partons.

— Non, je t'en supplie ; je ne tomberai plus, sois tranquille. Maintenant je sais me tenir.

— Laissez-le, madame, intervient la jeune fille ; je suis là et je veillerai au grain.

Mme Legrand ne comprend pas ce que signifie veiller au grain, mais l'assurance de la jeune fille lui impose. Elle a l'air si crâne et est si bonne pour son garçon. N'est-ce pas une joie de voir une aussi jolie jeunesse s'intéresser à lui et de ses grands yeux bleus le regarder avec tant de cordialité ? Personne encore ne l'a regardé ainsi ; quel cœur de mère n'en tressaillerait pas de reconnaissance ?

— Eh bien, soit, puisque mademoiselle veut bien l'aider. Je te confie à elle.

— C'est entendu, madame... Tiens-toi bien, jeune

homme ; nous partons pour la gloire, et en avant la musique !

L'orgue recommence à glapir, le carrousel à tourner. Paul, cette fois, n'a plus peur, et rassuré regarde fièrement passer la foule des curieux et les troncs gris des platanes. La jeune fille ne le perd pas de vue.

— Où demeures-tu ? lui demande-t-elle tout en tournant.

— En ville, ruelle des Moulins.

— Ne vas-tu pas au collège ?

— Non, j'ai cessé ; je suis trop malade.

— Et que fais-tu tout le jour ?

— Je lis et je m'ennuie. C'est si triste chez nous.

On ne voit que des toits et jamais de soleil.

— Pas chouette, des toits, évidemment... Tu as des frères et sœurs ?

— Non, je suis seul..., par bonheur ; c'est bien assez d'un comme moi. Ma mère pleure tout le temps.

Que répondre à ce cri de détresse ? La jeune fille garde le silence.

— Elle en tient, cela n'est pas douteux, reprend celle de ses camarades qui a déjà plaisanté sur leur compte. Regardez donc, ils se parlent bas comme de vrais amoureux. C'est pour la vie, hein, noble damoiselle ?

Les autres pouffent de rire.

— Chut, elle nous regarde et verra que nous nous moquons d'elle.

(A suivre.)

Dr CHATELAIN.

**ROYAL BIOGRAPH.** — La direction du Royal Biograph s'est assurée à nouveau pour cette semaine le triomphal succès *Raspoutine*, le moine scélérat, grand film d'aventures en 5 parties. Ce sera une aubaine pour ceux qui n'ont pu trouver de place la première fois. A la partie comique, *Fatty en vacances*. A la partie documentaire, *Les Fêtes du Cinquantenaire à Paris*, la glorification du soldat inconnu, une superbe vue Gaumont. Enfin dernière semaine du *Motocycliste infernal* et du concours de *La plus belle femme de Suisse*. Dimanche 21 novembre, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

**GRAND THEATRE.** — Dimanche 21, à 8 heures, spectacle extraordinaire avec *La Maison sous l'orage*, la nouvelle pièce dramatique en 3 actes d'Emile Fabre, et *Le Malade imaginaire*, comédie en 3 actes, en prose, de Molière. Toute la troupe joue dans ces deux pièces. Location ouverte.



## ASSOCIATION DES VAUDOIS

Un deuil cruel vient de frapper la dévouée et active présidente de la section d'Aigle de l'Association des Vaudois, Mme Dunant. L'Association l'assure de sa vive et respectueuse sympathie.

\* \* \*

Le Chœur Cæcilia organise pour le dimanche 21 novembre, à l'Hôtel de Ville de Grandson, un thé-concert en faveur de la Maison vaudoise de la Mothe.

**PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29**  
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

**Vermouth NOBLESSE**  
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 163 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.  
J. MONNET, édit. resp.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.